

Mme Marine Beccarelli*

* Centre d'histoire du XIX^{ème} siècle (EA 3550), Université Paris 1, 17, rue de la Sorbonne, F-75231 Paris Cedex 05

Courriel : marine.beccarelli@live.fr

Reçu août 2013, accepté octobre 2013

De l'alcool festif à l'addiction

Consommation de boissons alcoolisées dans le monde de la radio nocturne

Résumé

Quand vient le soir, les studios de radio se vident. La direction, le personnel administratif et la majorité des employés d'antenne rentrent chez eux. Ne reste alors qu'un nombre réduit de personnes, travailleurs nocturnes chargés d'assurer les émissions en direct ou de préparer celles du petit matin. Cet article entend étudier la place de la consommation d'alcool dans le milieu professionnel de la radio nocturne en France, depuis les années 1960 jusqu'à nos jours. La méthode employée est principalement sociologique, puisque l'analyse s'appuie essentiellement sur les témoignages oraux ou écrits d'hommes et de femmes de radio ayant travaillé la nuit. Des années 1960 jusqu'à la loi Évin de 1991, l'alcool était autorisé et presque recommandé la nuit dans les studios de radio, en tant que substance festive et désinhibitrice, aidant par ailleurs à lutter contre la fatigue. Depuis 1991, la consommation de boissons alcoolisées, bien qu'interdite, est tout de même restée une pratique relativement courante parmi les travailleurs de nuit des stations de radio. Parfois, la consommation devient dépendance, comme en témoigne l'expérience de l'animateur Jean-Louis Foulquier.

Mots-clés

Audiovisuel – Radio nocturne – Travail de nuit – Alcool – Alcoolisme.

Summary

From social drinking to addiction. Alcohol consumption in the world of nighttime radio

Radio studios become empty in the evening when management, administrative personnel and the majority of radio employees go home. Only a limited number of night-workers remain on duty to ensure live broadcasts or prepare early morning broadcasts. This article reviews the place of alcohol consumption in the world of nighttime radio in France from the 1960s until the present time. An essentially sociological approach was used, as this analysis was mainly based on oral or written testimonies from men and women working in nighttime radio. From the 1960s until the Évin alcohol advertising law of 1991, alcohol was permitted and almost recommended in radio studios at night as a disinhibitory substance that was also useful to help fight fatigue. Since 1991, alcohol consumption, although prohibited in the workplace, has nevertheless remained a relatively common practice among nighttime radio workers. This consumption sometimes becomes dependence, as illustrated by the experience of the radio announcer, Jean-Louis Foulquier.

Key words

Audiovisual – Nighttime radio – Night work – Alcohol – Alcoholism.

La vraie radio de nuit en direct n'existe quasiment plus. Aujourd'hui, les grandes stations généralistes françaises prennent toutes le pli des économies budgétaires : à partir d'une heure du matin, elles rediffusent les programmes de la veille, aux dépens des auditeurs sans sommeil, à l'exception de RTL qui diffuse depuis 40 ans *Les Nocturnes* jusqu'à trois heures du matin, émission musicale animée

en direct par Georges Lang. Dans cette station, les rediffusions ne débutent donc qu'à trois heures. Pourtant, des années 1960 jusqu'au début des années 2000, les radios françaises ont connu une agitation nocturne importante, avec de nombreuses émissions-phares menées par des personnages souvent originaux et extravertis, dont certains resteront des grands noms de l'histoire de la radio.

Dans ce monde professionnel de la radio nocturne, à l'image de l'univers de la nuit en général, l'alcool et les drogues ont parfois occupé une place de choix. Cet article tente de rendre compte de la consommation de boissons alcoolisées la nuit dans les studios de radio. La méthode employée est spécifique et principalement sociologique puisqu'elle s'appuie sur les témoignages oraux – entretiens avec l'auteur – ou écrits – livres de mémoires – d'hommes et de femmes de radio ayant travaillé la nuit. Ces sujets ont été abordés dans le cadre d'un travail de recherche pour un doctorat d'Histoire consacré à l'histoire de la radio nocturne en France. À ce jour, 23 entretiens ont été menés auprès de personnes ayant été choisies pour leur expérience professionnelle notable dans le monde de la radio nocturne. Au fil des entretiens, la question de l'alcool revenait de façon récurrente, et certains de ces témoignages sont donc repris dans le présent article.

Jusqu'à la loi Évin de 1991, cette consommation fut autorisée et même encouragée durant la nuit radiophonique, tout particulièrement dans le cadre d'émissions festives. Animateurs, invités, techniciens et assistants buvaient donc souvent de l'alcool, sans que cela ne semble poser de problème a priori. Après 1991, l'alcool fut officiellement chassé des studios mais, en réalité, il n'en a jamais disparu. La nuit, plus que jamais, la consommation de boissons alcoolisées est restée un vecteur de convivialité et de bien-être dans le travail. Mais où se situe la limite entre la détente et la dépendance ? On reportera ici le témoignage de l'animateur Jean-Louis Foulquier, devenu alcoolique en grande partie à cause de son émission nocturne *Studio de nuit*, qu'il animait sur France Inter de 1975 à 1977.

1960-1991 : la nuit radiophonique ouvertement festive et alcoolisée

Le Pop-club de José Artur, véritable institution de la station France Inter, est un programme qui a existé pendant 40 ans, de 1965 à 2005, entre 23 heures et une heure du matin, l'horaire ayant quelque peu varié au cours du temps. Il correspond à la première émission radiophonique mettant en scène quotidiennement le monde de la nuit. En effet, *Le Pop-club* n'était pas diffusé depuis un studio traditionnel, mais en direct d'un bar dans lequel José Artur recevait les artistes après la sortie des spectacles. Ceux-ci venaient pour discuter avec lui au micro, autour d'un verre, tandis que le cadre leur permettait de se détendre sur les banquettes après leurs représentations ou de jouer de la musique en direct. *Le Pop-club* fut

d'abord hébergé par le Bar noir de la Maison de la radio, puis par le restaurant Les jardins de Beaubourg, le bar du Fouquet's et, enfin, le Publicis drugstore. Ici, la radio de nuit est donc directement connectée au monde de la nuit en général et à la consommation d'alcool, le bar étant le lieu par excellence d'une telle consommation. L'entrée au *Pop-club* est, en outre, ouverte au public et les invités ont tout loisir de commander des boissons alcoolisées. Ils boivent notamment le cocktail spécial du *Pop-club*, baptisé à l'anglaise "le pop drink" et qui, comme l'indique une carte des boissons des années 1970 retrouvée dans les archives personnelles de José Artur, est à base d'hawaïian drink, de citron et de rhum. En 1965, un tel programme de radio se présentait comme novateur : c'était en effet la première fois qu'une telle décontraction et une telle liberté de parole étaient permises sur les ondes de la radio-diffusion française.

Le Pop-club a par ailleurs inspiré Europe n° 1 qui, dès 1968, lance une émission similaire – *La Nuit est à nous*, qui deviendra plus tard *Barbier de nuit* – animé par Christian Barbier. Le principe est le même : un studio aux allures de club, des vedettes au micro à la sortie des spectacles, de la musique et un ton de conversation décontracté autour de verres d'alcool. Pour l'animateur d'Europe n° 1, il existe d'ailleurs clairement deux genres d'horaire en radio : "l'horaire lessive" et "l'horaire whisky" (1). Dans les deux émissions, la consommation d'alcool des invités, voire des présentateurs, est donc non seulement tolérée, mais même implicitement encouragée par le contexte dans lequel elles s'inscrivent. Être dans un bar sans consommer une goutte d'alcool ne va pas en effet forcément de soi dans la culture française. Toutefois, concernant José Artur, il semblerait que cet animateur n'ait jamais eu de penchant particulièrement marqué pour les boissons alcoolisées.

Quoi qu'il en soit, avec des émissions comme *Le Pop-club* sur France Inter ou *Barbier de nuit* sur Europe n° 1, les mots d'ordre sont convivialité, bonne humeur, alcool, fête, conversation. Dans ces deux cas, le travail de nuit à la radio s'apparente donc à la nuit mondaine, aux plaisirs de la vie noctambule.

En 1975, une nouvelle émission voit le jour dans la nuit de France Inter : *Studio de nuit* de Jean-Louis Foulquier, diffusé tous les soirs de semaine entre minuit et trois heures du matin, en direct des studios de la Maison de la radio. Cette fois, il n'est plus besoin d'un lieu qui soit déjà une institution nocturne, puisque le studio de radio lui-même devient le terrain de jeu de la fête tardive. Adèle, une réalisatrice de France Inter qui a pris sa retraite en

septembre 2012, a commencé sa carrière radiophonique comme assistante de Jean-Louis Foulquier à l'époque de *Studio de nuit* (1975-1977). Elle se souvient de cette ambiance si particulière : *“Certains jours, il y avait tellement de monde dans le studio qu'il n'y avait plus de place autour de la table. Je me souviens par exemple de l'éternel journaliste de la nuit à France Inter – Raymond Mockel – obligé de s'asseoir sur les genoux de Catherine Lara pour faire son flash, parce qu'il n'y avait plus d'autre place ailleurs.”* (entretien de l'auteur avec Adèle, 2 mai 2012).

Dans cette émission, une large place était laissée à l'improvisation, et les artistes qui le souhaitaient étaient invités à rejoindre leurs amis musiciens dans le studio 154 de la Maison de la radio. Nombreux étaient donc les musiciens qui venaient à l'improviste faire un “bœuf” après leur concert, ce qui pouvait donner lieu à de très belles surprises dont Adèle se souvient encore avec une pointe de nostalgie : *“On ne savait jamais trop qui venait. Le but, c'était de faire venir les chanteurs et les musiciens qui étaient sur Paris, après leurs concerts, et de les inviter à passer et à faire des bœufs. [...] Ce qui a donné des trucs de malade de rencontres, entre Ferré et Brassens par exemple, inattendues. Petit à petit, tous les musiciens se sont donnés le mot.”* (entretien de l'auteur avec Adèle, 2 mai 2012).

Peu à peu, *Studio de nuit* est ainsi devenu l'un des lieux de la capitale où il fallait être pour prolonger sa nuit, se faire connaître, jouer avec d'autres musiciens et faire la fête. Ceux qui s'y rendaient étaient souvent de jeunes artistes noctambules. Gilles Davidas, réalisateur à France Culture aujourd'hui, s'en rappelle lui aussi très bien : *“Tous les mecs débarquaient : Voulzy, Lalanne, Lavilliers, Souchon, Jonasz... tout le monde venait faire la fête après les concerts. Studio de nuit c'était le passage obligé. Il venaient à l'œil chanter. [...] Les mecs seraient venus à genoux pour passer chez Foulquier. Tu ne pouvais pas faire carrière si t'étais pas passé au moins une fois dans Studio de nuit.”* (entretien de l'auteur avec Gilles Davidas, 20 avril 2012).

Les artistes et leurs amis s'installaient donc dans ce *Studio de nuit* par terre, à même le sol sur la moquette, lorsqu'il n'y avait plus assez de chaises et, ensemble, ils faisaient la fête en direct, dans la joie et la bonne humeur, en consommant de l'alcool et parfois aussi de la drogue. Adèle raconte même que le journaliste de nuit se laissait parfois tenter : *“Et puis... il y avait des pétards qui tournaient, et on faisait fumer Raymond Mockel, qui était un vieux monsieur adorable et très charmant et ouvert, et qui tirait sur les pétards et faisait son flash info.”* (entretien de l'auteur avec Adèle, 2 mai 2012).

Si le cannabis est interdit dans les studios de radio depuis 1961 et la Convention unique sur les stupéfiants de l'ONU, l'alcool en revanche est longtemps resté clairement autorisé la nuit. À Radio France, il était même fourni par la maison ! En effet, une bouteille de whisky était d'emblée déposée chaque soir sur le “chariot” à disposition des équipes des émissions nocturnes qui allaient recevoir des invités. Consommer de l'alcool dans ce cadre allait complètement de soi. Ainsi, l'atmosphère des studios était-elle largement enfumée et alcoolisée, et cela devait nécessairement se répercuter sur la teneur et le ton des propos prononcés par les différentes personnes au micro, animateurs comme invités. Et pour ceux que l'auditeur n'entendait pas, les techniciens et assistants, ils n'étaient pas en reste dans cette atmosphère nocturne. Christophe Imbert, notamment, en témoigne : *“Ça a changé, du côté des équipes techniques. Avant il y avait des gens totalement imbibés... Avant, avant. Des gens qui ne sont plus là, qui sont morts d'ailleurs. Maintenant ce n'est plus pareil.”* (entretien de l'auteur avec Christophe Imbert, 25 avril 2012).

Inutile ici d'insister sur le contraste évident existant à cette époque entre France Inter la journée et France Inter la nuit, à la fois dans les programmes diffusés et dans l'atmosphère des lieux.

En 1981, la fin du monopole de l'audiovisuel français est promulguée, autorisant l'existence des radios libres. Fin 1981, une nouvelle radio libre parisienne voit le jour : Carbone 14. C'est dans cette station que Jean-Yves Lafesse, par exemple, a fait ses débuts. Si tous les programmes n'étaient pas déjantés et que la grille de la journée comportait des émissions plutôt sérieuses, cette radio émettant depuis le XIV^{ème} arrondissement a surtout fait parler d'elle pour ses programmes nocturnes au parfum de scandale. Lune des émissions phares de la nuit sur Carbone 14 s'appelait *Poubelle night*. Il s'agissait d'une libre antenne téléphonique animée par Supernana (de son vrai nom Catherine Pelletier), un personnage de la nuit que Philippe Debrenne – animateur de Carbone 14 devenu par la suite producteur à France Inter – a bien connu : *“Elle vivait la nuit. On finissait les émissions, on sortait dans les boîtes à la mode, on allait tout le temps passer des soirées au Palace, aux Bains douches... Plus tard ça a été La Locomotive... On était piliers de boîte [...], elle avec toute sa bande.”* (entretien de l'auteur avec Philippe Debrenne, 11 mai 2012).

Dans son cas, et comme souvent chez les professionnels de la radio de nuit, le travail nocturne à la radio correspond à un état d'esprit, à une façon d'être préexistante. Si

ce n'est pas le cas, le fait même de travailler la nuit à la radio fait généralement "plonger" l'animateur, le producteur, le technicien dans ce monde de la nuit et de la fête. Le plus souvent, la consommation d'alcool et/ou de drogue sont partie prenante de ce mode de vie.

Un documentaire sur Carbone 14, sorti en 1982, a récemment été réédité. Dans ce film de Jean-François Gallotte et Joëlle Malberg, on voit les animateurs de nuit apparemment ivres en train de hurler au micro, des bouteilles d'alcool à la main. S'il s'agit vraisemblablement d'une mise en scène visant à provoquer le public et à faire parler d'eux, il est également évident que l'ambiance dans cette radio la nuit n'était pas forcément très éloignée de ce que veut bien nous montrer ce documentaire.

En 1982, Silvina Pratt travaillait comme standardiste le soir et la nuit à Carbone 14. Elle n'avait alors que 18 ans et conserve un souvenir très vif de cette expérience. Thierry Lefebvre l'a rencontrée pour préparer son ouvrage *Carbone 14* paru en 2012 (2) : "J'étais une spectatrice émerveillée. Tous les soirs, je venais faire le standard et j'observais cet univers hors du commun. C'était devenu une véritable addiction !".

Ici, la jeune fille était fascinée jusqu'au point de devenir accro à cet univers radiophonique festif et nocturne. Un jour, Jean-Yves Lafesse a invité Serge Gainsbourg dans son émission nocturne *Lafesse, merci !*. Avant de venir, ce dernier a posé ses conditions : il viendrait "uniquement s'il y a des belles filles et du champagne rosé !". L'animateur s'est donc plié aux conditions du chanteur qui est arrivé à la radio à 23 heures. Des dizaines de litres de champagne plus tard, Serge Gainsbourg repartait ivre des studios, tout comme l'ensemble des membres de Carbone 14 et des quelques auditeurs venus pour l'occasion, après une émission délirante de six heures.

Dans un autre style radiophonique, Frantz Priollet, animateur d'émissions nocturnes de jazz dans les années 1970 et 1980 sur France Inter, était lui aussi un vrai noctambule. Un article de 1986 décrit les coulisses de son émission *Tempo*, montrant bien que la fête ne s'arrêtait pas au moment où les micros s'éteignaient : "Atmosphère enfumée. Bière, whisky. Ambiance new morning. Quelques invités attablés qui servent de claqué. Et, musique ! Toutes les musiques en direct, du rock à la musique traditionnelle en passant par le jazz (des sons rares sur les ondes de France Inter). [...] Ni fauteuils, ni casques, ni micros fixes. Frantz Priollet bouge, présente ses musiciens, les interviewe à chaud, accroupi devant une guitare. [...] Après l'émission,

la fête se poursuit tard... fort tôt. Priollet est un pur noctambule." (3).

Ainsi, les hommes et femmes de radio nocturne sont-ils souvent des noctambules, des oiseaux de nuit aimant sortir et poursuivant même la fête après l'émission.

De 1991 à nos jours : de l'interdit à la transgression

Depuis cette époque-là, l'alcool s'est peu à peu éloigné du monde de la radio nocturne, en tout cas sur le papier. En 1991, avec la loi Évin, la bouteille de whisky disparaît ainsi des chariots de Radio France. Pour autant, il serait illusoire de croire que l'alcool a quitté les studios à ce moment-là. La consommation d'alcool la nuit à la radio s'est faite alors plus discrète, mais elle est restée implicitement tolérée, d'autant que le cadre nocturne le permet plus aisément. En effet, l'absence des directeurs dans les locaux, ainsi que la proximité des personnes qui travaillent la nuit à la radio concourent à favoriser cette prise de liberté. Philippe Debrenne, par exemple, se souvient de l'atmosphère conviviale et festive dans les studios, la nuit, avec les techniciens, lors de l'émission *Dormir debout* qu'il a produite entre 1998 et 2010 sur France Inter : "C'était une émission longue et je suis d'une nature plutôt festive. Donc les nuits qu'on faisait ensemble [avec les techniciens], on essayait de les rendre les plus agréables possibles. Chacun amenait à manger, parce que la nuit c'est long, il faut tenir, [...] Certains amenaient une ou plusieurs bouteilles, et on dressait en régie un grand buffet. [...] C'était des nuits festives. [...] Je n'avais aucune pression parce que je savais que les directeurs n'écoutaient pas, qu'on était peinards, et à l'antenne j'étais vraiment super décontracté [...]. Alors à la fin de nuit, c'était parfois dur parce que j'avais un peu trop picolé. Parce qu'il y avait des techniciens qui parfois amenaient des bouteilles de gnôle... Normalement c'est strictement interdit, mais bon, on se lâchait un peu... Mais moi à la fin je leur disais 'mais attendez, vous ça s'entend pas, mais moi j'ai des problèmes d'élocution après !'" (entretien de l'auteur avec Philippe Debrenne, 12 mai 2012).

Christophe Imbert, toujours à France Inter, était en 2012 chargé de réalisation de l'émission *Addictions* le soir à 23 h 15, produite par Laurence Pierre. Il raconte aussi son expérience : "Cela arrive forcément plus facilement de boire le soir. [...] Souvent on boit du vin, pas d'alcool fort parce que sinon... mais des fois on boit du vin. On commence vers 18-19 heures... on ne mange pas à la cantine parce que c'est mal foutu. [...] Du coup on fait l'apéro ici, parce que c'est le soir. Si

c'était la journée on ne le ferait pas. Ça entraîne ce genre de choses. [...] On ne se gêne pas. On arrive à faire du festif avec le boulot." (entretien de l'auteur avec Christophe Imbert, 25 avril 2012).

Malgré l'interdiction de consommer de l'alcool sur leur lieu de travail et dans le contexte de leur activité, ces deux professionnels de radio reconnaissent donc que la nuit constitue ce cadre particulier qui permet implicitement de transgresser ces règles. Parce que c'est la nuit et que celle-ci invite naturellement à ce genre de conduite ; parce que les directeurs sont absents ; parce que les personnes qui travaillent à ce moment-là dans les studios sont moins nombreuses que la journée et que ce plus petit nombre concourt à faire se rapprocher les individus entre eux ; parce que, enfin, cette proximité et cette complicité ont tendance à inciter ces pratiques de convivialité incluant la consommation de boissons alcoolisées. À travers ces deux témoignages, on retrouve la même volonté de rendre le travail de nuit le plus agréable possible. Par ailleurs, les interdictions semblent moins catégoriques que dans la journée, la nuit correspondant à cet espace-temps de la transgression par excellence. Dans le même sens, l'interdiction de fumer des cigarettes, si elle est respectée presque à 100 % la journée dans les studios de radio, est souvent contournée la nuit, aux heures où plus personne n'est là pour rappeler les fumeurs à l'ordre.

Concernant l'alcool toutefois, il semblerait que, plus récemment, les animateurs et gens de la nuit soient davantage consciencieux et rigoureux qu'à une époque antérieure. Christophe Imbert poursuit en effet : *"On peut se lâcher [...], tout en étant toujours aussi précis et pro. C'est interdit de toutes façons de boire au boulot ! Nous on boit un peu de vin parce que c'est comme ça, mais c'est interdit ! Il n'y a pas de risque de danger, non plus."* (entretien de l'auteur avec Christophe Imbert, 25 avril 2012).

Selon Christophe Imbert, cette consommation d'alcool est donc sans effet, sans risque, sans danger. Mais la nuit de fête n'est pas toujours rose. Noire, parfois, la radio de nuit fait plonger les hommes qui l'habitent dans ses travers et ses excès. Jean-Louis Foulquier, notamment, a raconté comment l'émission *Studio de nuit* l'a fait basculer dans l'alcoolisme. Son cas est loin d'être unique, mais il demeure, à notre connaissance, le seul animateur de radio de nuit à en avoir parlé aussi ouvertement – il y a consacré quelques chapitres dans son livre *Au large de la nuit* (4). À travers son témoignage, il s'agira de voir comment s'opère dans son cas le passage d'une consommation d'alcool festive, mais routinière, à l'alcoolisme.

D'une consommation festive à l'alcoolisme : l'exemple de Jean-Louis Foulquier

"Pour exister, il faut tituber, c'est la loi des poètes maudits. J'obéis sans hésiter à cette logique de vie où l'ivresse donne l'illusion de l'invincibilité. Je ne bois pas pour oublier mais pour vivre." (4)

D'abord, l'alcool donne à Jean-Louis Foulquier une illusion de toute-puissance, d'invincibilité, la sensation de vivre pour de bon. Pour ce jeune homme né à La Rochelle, qui a longtemps voulu être chanteur, l'alcool est aussi ce qui le rapproche du monde des artistes, de ceux qui selon lui existent pleinement. Arrivé à Paris à 18 ans, il vit de petits emplois en gardant son rêve de musique bien en tête puis, par une conjonction de hasard, il entre à 23 ans à la Maison de la radio pour y travailler comme standardiste. De fil en aiguille, il commence à animer des émissions, d'abord sur une chaîne locale de Radio France. La consommation d'alcool fait alors l'effet d'un puissant désinhibiteur bien utile lorsqu'il s'agit de prendre la parole au micro. Jean-Louis Foulquier se sent fort, plein d'énergie, presque le roi du monde : *"L'alcool, c'est romantique et triste, gai et attirant, grandiose et euphorisant comme un champ de tournesols à perte de vue. J'ai envie de me noyer dans ce brouillard tenace qui vérole les cuirasses de timidité. On s'humecte de plaisir de ces liqueurs qui brûlent et soudain la vie s'invente différente. Sous l'effet de l'alcool, je n'ai plus peur, je suis un géant à l'égal d'un pachyderme, je suis Rambo qui n'aurait pas omis d'apprendre à lire. L'humour, la courtoisie et un soupçon de personnalité font le reste. Je bois sans compter et parviens à tenir la barre du navire."* (4).

L'alcool devient alors un allié de choix qui semble sublimer l'existence du jeune homme. Au début, en outre, sa consommation ne paraît pas altérer sa santé et son état physique puisque, comparativement à ses "compagnons de boisson", Jean-Louis Foulquier présente une nature très résistante : *"J'ai la chance de jouir d'une santé de fer et l'alcool n'a pas de poids sur moi. À partir d'une certaine heure de la nuit, je vois mes compagnons de boisson s'écrouler petit à petit comme des soldats fauchés au champ d'honneur, engloutis par le sommeil ou la nausée. Au milieu de ce charnier éthylique, je reste planté debout à contempler le désastre. J'ai l'énergie des hommes qui savent chanceler en crachant leur venin. Je n'ai jamais sommeil et ne connais pas encore la vérité de cet ami sournois qui opère un travail de sape dans mon dos."* (4).

Si le jeune de La Rochelle semble avoir été attiré par l'alcool assez tôt, c'est surtout à partir de *Studio de nuit*

que la dépendance va durablement s'installer. En effet, dans cette émission diffusée en direct de minuit à trois heures du matin, les musiciens viennent faire la fête en compagnie de cet animateur fêtard d'entre les fêtards (voir plus haut). Consommer des boissons alcoolisées fait partie intégrante du programme et, chaque nuit, le même schéma se répète pour l'animateur. Là encore, plus que jamais, l'alcool devient son arme, son moteur, son allié du micro qui lui permet toutes les extravagances. Peu à peu, l'organisme s'habituant à l'alcool, l'animateur augmente les doses, imperceptiblement : "J'ai soif. Studio de nuit représente un moment crucial dans ma rencontre avec l'alcool. Un petit verre pour se chauffer, puis dans la foulée et sans s'en rendre compte une bouteille, puis bientôt deux, puis trois. Boire sans pause pour épater la galerie, pour dérapier en beauté, pour se targuer d'extravagantes fulgurances. J'ai soif. Au commencement de la nuit, l'alcool ne réduit pas la volonté. Il la magnifie [...]" (4).

L'alcool devient prétexte ou excuse à des comportements peu orthodoxes de la part de cet animateur à la célébrité grandissante. Profitant de sa notoriété, de son bagout et de sa sociabilité facilitée par l'ivresse, il devient rapidement une icône du monde de la nuit et des excès : "Encore juste une rasade pour la route et je réalise mes pires conneries échafaudées en douce. [...] En tournée avec l'émission, l'alcool me permet d'être le demi-dieu de fêtes plus ou moins orgiaques. [...] Ça m'aide à faire des rencontres. [...] Mes compagnons de route au micro de France Inter, la grande majorité de mes convives de nuit font partie de mes fusions de bistrot. Moralité, les directeurs artistiques, s'il y en a encore, devraient davantage fréquenter les bars de nuit au lieu de se borner à hanter les nurseries..." (4).

Finalement, dans ce métier, Jean-Louis Foulquier considère qu'il est utile voire indispensable de fréquenter les bars jusqu'au petit matin, car c'est dans ces lieux que se trouvent les artistes qu'il souhaite inviter dans son émission. Il pense longtemps que sa façon de vivre et de travailler est idéale.

Pourtant, l'alcool commence bientôt à lui jouer des tours. De plus en plus souvent, l'animateur noctambule arrive tellement ivre au micro qu'il n'arrive plus à s'exprimer et à gérer l'émission correctement. Un jour, alors qu'il reçoit une personne qu'il admire beaucoup, il boit trop avant de rejoindre le studio, et son comportement gâche alors la beauté de cette rencontre : "Le soir de l'émission, je suis affalé sur une banquette de La Pizza du Marais. Je me désaltère sans fin en attendant l'heure fatidique où je dois rejoindre mon studio. J'arrive une minute avant le début de l'émission,

bourré comme un coing, marmonnant dans un yaourt grumeleux quelques mots de bienvenue à cet invité dont j'aime tant la sobriété." (4).

Peu à peu, l'alcool, qui jusqu'ici jouait le rôle de super-pouvoir, d'arme secrète d'invincibilité, devient sa faille, un gouffre sans fin. De nuit en nuit, l'animateur se perd un peu plus, se noie plus profondément dans les vapeurs d'alcools : "J'ai encore soif. Mes yeux se brouillent. Je perds la notion du temps, presque de l'espace. Alcool, brûlure intime, j'ai signé un pacte avec toi qui me fais dériver vers le châtiment suprême et les peines de l'enfer." (4).

Alors qu'il pensait résister à l'alcool, qu'il imaginait que la boisson ne laissait pas de vraies séquelles sur lui, il se retrouve désormais sujet aux trous noirs. La première fois, il prend un taxi en sortant de la Maison de la radio, mais au lieu de donner son adresse au chauffeur, il indique la gare d'Austerlitz : "Je prends un train et puis... plus rien. [...] Je reviens à moi quelques heures plus tard en train de boire des coups avec des mecs de hasard, roseaux aussi courbés que moi sur ce comptoir de zinc de la gare de Tours. Entre la maison ronde et la gare de ce naufrage, c'est le vide total. Une absence de plusieurs heures pour un destin qui soudain ne m'appartient plus. Que s'est-il passé ? Qui suis-je à présent ? S'il vous plaît, donnez-moi à boire. J'ai besoin de me souvenir." (4).

À partir de ce moment-là, "cet incident fâcheux désormais va se reproduire" et au réveil, pour seuls indices, Jean-Louis Foulquier découvre avec incompréhension sur son corps "des traces de sang, des égratignures et rien d'autre" : "Mon double qui s'échoue dans l'amnésie est un assassin en puissance. J'ai soif à en mourir." (4)

La situation empire, les trous noirs sont récurrents, et la seule réponse à la panique causée par ces amnésies consiste à boire encore plus : "Encore ce putain de trou atroce. Plus le trou noir m'aspire, plus je panique, et plus je panique, plus j'ai besoin de boire. Je redoute autant mes rares moments de lucidité que ces instants d'égarément meurtriers. Je bois et j'aperçois toujours mon vrai 'je' qui nargue le mec bourré que je suis devenu. Il me regarde, il me juge et me gifle toujours avec la même phrase lapidaire : 'Pauvre con, tu es fier de toi ?'" (4).

Bientôt, Jean-Louis Foulquier ne contrôle plus rien, complètement sous l'emprise de cette dépendance qui le dépasse et l'engloutit. Exercer son métier d'animateur nocturne devient une lutte perpétuelle et ses propos au micro sont de plus en plus pathétiques : "Voici un déchet d'Éros qui s'obstine à balbutier au micro de France Inter quelques déjections douloureuses sorties d'un cerveau macéré dans un

bain d'alcool corrosif. Je ne peux persister plus longtemps dans ce délire impudique où le malaise confine au sordide." (4).

Après l'avoir suspendu d'antenne quelquefois, la direction de France Inter décide alors de le convoquer, "un soir où [ses] divagations radiophoniques vont trop loin". L'animateur cherche alors le soutien des deux directeurs de l'époque, Pierre Wiehn et Jean Chouquet, allant jusqu'à leur réclamer à boire pendant l'entretien, puis, "dans un dernier-haut-le cœur, [il] suffoque ce qu'il croit être [ses] derniers mots" : "Vous voulez ma démission, n'est-ce pas ?". La sentence est tombée comme un couperet de la bouche même de Pierre Wiehn ! "Oui, en gros tu m'as compris... À moins que tu ne considères enfin que tu es malade et, dans ce cas-là, on peut te faire soigner." (4).

Le terme "malade" arrive comme une claque pour Jean-Louis Foulquier. Subitement, il accepte de considérer sa dépendance à l'alcool comme une maladie et se rend chez un médecin l'après-midi même. Ce dernier lui demande de détailler ce qu'il consomme dans une journée. L'inventaire est éloquent : "Je n'ai jamais osé procéder à ce recensement douloureux qui me terrorise et m'empêche de respirer. Là, je suis contraint à la découverte violente de mon inconscience :
 - Trois petits blancs dès 11 heures du matin.
 - Sept à huit pastis à l'apéritif.
 - Une bouteille de vin pour le déjeuner.
 - Un café arrosé de deux digestifs.
 - Trois demis sur le coup de quatre heures de l'après-midi.
 - Une bouteille de vin au dîner.
 - Quatre à cinq demis jusqu'au démarrage de mon émission.
 - À l'heure où mon micro s'ouvre, j'enchaîne sur une bouteille de whisky. Une par jour qui m'attend dans le premier tiroir de mon bureau. Pour ne pas impressionner mes collègues et adopter un profil honorable, je bois mon alcool radiophonique dans sa capsule. Une gorgée équivaut à une dose. En deux heures d'émission la bouteille est vide." (4)

À travers cette énumération, force est de constater que le travail nocturne à la radio favorisait cette escalade d'une consommation journalière intensive dont l'apogée se situait la nuit au micro. Ce recensement fait l'effet d'une révélation sur Jean-Louis Foulquier. Très vite, il accepte de se considérer comme alcoolique et décide de s'en sortir. Aidé de son médecin, de son entourage et des Alcooliques Anonymes, il finira par vaincre cette maladie, non sans difficultés.

Dans sa situation, le sevrage d'alcool était d'autant plus compliqué que la consommation était liée à son travail. Comme il n'avait jamais été question pour lui de faire autre chose, il lui fut difficile de continuer à exercer le

même métier sans risquer de replonger. Pour l'aider dans sa guérison, les directeurs de France Inter décalèrent ses émissions de la nuit vers la soirée. Si ces changements furent bénéfiques, ils n'étaient évidemment pas suffisants pour éradiquer toute tentation. L'atmosphère conviviale restait sensiblement la même et l'animateur demeurait comme un funambule sur un fil très fragile, devant sans cesse faire face aux propositions de ses collègues et des invités musiciens à boire un verre avec eux, pendant ou après l'émission. Comme il l'écrivit dans son ouvrage, boire ne serait-ce qu'un verre équivalait de toutes façons à boire un verre de trop. Ainsi, ce sont toutes ses habitudes – non seulement personnelles mais aussi professionnelles – qu'il lui fallût alors modifier pour rompre durablement avec l'alcoolisme. Dans le cadre de son activité, le sevrage entraîna une perte de confiance en soi, là où jusqu'ici l'alcool lui avait permis de briller au micro.

Pourtant, il releva le défi puisque, jusqu'en 2008, il ne cessa de présenter des émissions de radio musicales sur France Inter et mènera parallèlement une carrière de comédien. Il permit à de très nombreux jeunes musiciens d'être révélés et fut à l'origine de la création du festival des Francofolies de La Rochelle.

De sa période alcoolique, de ses excès et de ses dérives, les personnes qui l'ont côtoyé se souviennent, même si tout le monde n'en parle pas aujourd'hui très ouvertement, par pudeur ou par respect. Mais Jean-Louis Foulquier n'était assurément pas le seul homme au micro la nuit concerné par des problèmes de dépendance, à l'alcool ou à d'autres substances. De nombreux témoignages d'hommes et de femmes de radio vont dans ce sens, notamment ceux de Serge Le Vaillant et de Christophe Imbert. Si ces histoires-là sont plus délicates à traiter, l'on peut tout de même affirmer que le travail de nuit à la radio semble être à risque.

NB : quelques semaines après la rédaction de cet article, Jean-Louis Foulquier est décédé des suites d'un cancer du poumon, le 10 décembre 2013.

Conclusion

En somme, le monde de la radio nocturne est un univers dans lequel l'alcool a toute sa place. Longtemps autorisée, puis finalement implicitement tolérée, la consommation de boissons alcoolisées constitue une habitude quasi systématique parmi les professionnels de la radio de nuit, parce que c'est une pratique festive qui se marie bien à

ce moment-là de la journée, parce que les personnes qui travaillent sont moins nombreuses et parce que cela peut permettre de tenir la distance, de vaincre la fatigue et de se sentir invincibles au micro. Mais il est arrivé que des oiseaux de nuit radiophoniques se brûlent les ailes dans l'alcoolisme. Ce fut notamment le cas de Jean-Louis Foulquier dont cet article retrace brièvement l'histoire, telle qu'il l'a relatée dans un livre de mémoires (4). D'abord, l'alcool l'aidait à tenir, puis il n'a plus su s'en passer.

De fait, les individus qui travaillent pour la radio de nuit exercent un métier à risque. Dans ce monde professionnel, il semble effectivement très facile de tomber dans l'addiction, par un effet d'entraînement. Toutefois, il est évident que tous les animateurs nocturnes de radio ne sont pas ou n'ont pas été alcooliques. Cette dépendance n'a rien de systématique, même si elle peut être induite par ce mode de vie décalé et médiatique. Macha Béranger, grande figure de la nuit sur France Inter qui fût aux commandes de la libre antenne *Allô Macha* entre 1977 et 2006 (5), ne buvait pas une goutte d'alcool par exemple, mais elle était en revanche une grande fumeuse (cf. par exemple les entretiens menés avec ses collègues Christophe Imbert, le 25 avril 2012, et Thierry Beccaro, le 16 mai 2012). Pensons aussi à Georges Lang qui anime *Les Nocturnes* de RTL depuis 1973. Chaque nuit de la semaine, depuis 40 ans, il est présent en studio pour passer des disques en direct et accompagner ses auditeurs entre 23 heures et trois heures du matin. S'il avait succombé aux sirènes de l'alcool, il n'officierait sans doute plus depuis bien longtemps (rencontre de l'auteur avec Georges Lang le 17 janvier 2012). De même, il est clair que ce risque accru n'existe pas que dans le monde de la radio et peut se retrouver chez d'autres travailleurs nocturnes. Parmi eux, les individus travaillant dans le milieu des bars et discothèques sont par exemple particulièrement exposés à la tentation de consommer de l'alcool et, par conséquent, d'en devenir dépendants. ■

Conflits d'intérêt. – L'auteur déclare l'absence de tout conflit d'intérêt.

M. Beccarelli

De l'alcool festif à l'addiction. Consommation de boissons alcoolisées dans le monde de la radio nocturne

Alcoolologie et Addictologie 2014 ; 36 (1) : 35-42

Références bibliographiques

- 1 - Ducros T. Les chouchous de la bande FM. *France Soir*. 1^{er} février 1994.
- 2 - Lefebvre T. Carbone 14. Paris : Ina éditions ; 2012.
- 3 - Montajon C. Les rôdeurs de la nuit. *Télérama*. 8-14 février 1996 : 99.
- 4 - Foulquier JL, Varrod D. Au large de la nuit. Paris : Denoël ; 1990.
- 5 - Béranger M. Allô Macha ou la nuit des sans sommeil. Paris : Baudinière ; 1978.